

1- Vous êtes en fin de votre parcours doctoral ; vous êtes préoccupée par la traduction en tant que grand édifice, clair, net et précis, architecturalement édifié, en face duquel se trouve un petit jardin, frais, agréable, où il fait bon de vivre ; à votre avis, le culturel se situe où dans les deux lieux ?

Il est vrai que la traduction, ou plutôt la traductologie, cette science où l'on veut confiner l'acte de traduire, est semblable à un édifice, plus précisément des édifices. Le culturel y est analysé, disséqué, reproduit minutieusement selon les différents édifices. Nombreux sont ceux qui ont défendu l'approche culturelle à la traduction et ont, en cela, réalisé une avancée qualitative dans la traductologie. Mais ces constructions se sont saisies de l'acte de traduire voulant se l'approprier, en oubliant que l'acte de traduire était liberté et que personne ne pouvait le retenir dans un édifice, que l'édifice finirait par vieillir, par se fissurer. Alors face à ces édifices, ces palais, ces châteaux, ces monuments, se trouve un petit jardin, celui de la traduction, du traducteur, du texte, du lecteur. On y vient parce qu'on s'y sent bien ; on ressent comme un air de liberté, dans le respect d'autrui, de sa personne, de son identité, de sa culture. Dans le jardin, on sent que le temps s'est arrêté, pour un moment, le temps de siroter un thé, un café, un jus de grenadine, de rencontrer la famille, les amis, de caresser le chat qui s'est approprié les lieux, de rêver, en regardant le soleil se coucher. La sensation que donne le jardin est inégalée : une de chaleur, de bien-être, de sérénité ; on y trouve une sensation de joie au son des oiseaux, des grenouilles, des insectes qui y vivent. Tout cela contribue à « produire » le même sentiment que chez soi, comme si on y était. Le jardin rend le visiteur à l'aise, comme s'il était chez lui parce qu'il respecte son espace et son atmosphère. Il lui reproduit cette même atmosphère sans qu'il se sente dépaysé ni, toutefois, tout à fait chez lui. Le jardin amène le lecteur vers ce nouvel espace, ce nouveau monde qu'il découvre, sur un banc, derrière une pierre, au bord d'une fontaine. Le lecteur y trouvera son compte grâce à ses sens qui seront en éveil : l'odorat l'emportera vers des souvenirs de chez lui ou lui créera de nouveaux, des odeurs de thym, de jasmin ... Le goût lui permettra de développer de nouvelles sensations ou d'établir un parallèle avec ce qu'il connaît chez lui : de la menthe, du romarin ... Une belle balade qu'est celle du jardin, une balade culturelle et enrichissante qui n'a pas fini de nous étonner, de nous surprendre...

¹ henri.awaiss@usj.edu.lb

² rita.roussellematta@net.usj.edu.lb

2- Est-ce que le travail sur les approches, les théories, bref sur la traductologie et non le travail sur le tas, sur-le-champ, coupe l'appétit, dérange l'opération traduisante ? Comment vivez-vous l'opération traduisante : par le retour à la théorie, un retour au culturel, ou est-ce que vous vivez l'opération, point final ?

J'ai été formée à l'Ecole de Traducteurs de Beyrouth entre les années 1988 et 1993 ; les trois premières années ont été des années de licence puis deux années de « maîtrise » en traduction. Au cours des trois premières années, on avait des cours « d'actualité », d'économie, de droit, de langue et de traduction. Les deux années de maîtrise étaient plus axées sur la traduction sans cours « pluridisciplinaires ». La « théorie », à savoir la traductologie, n'avait pas vraiment sa place ; du moins on n'était pas appelés à réfléchir sur notre traduction et à se rendre compte qu'on y réfléchissait ; pas de cours de traductologie et pas de réflexion métacognitive.

Est-ce que cela a affecté ma formation ? Franchement, je ne le sais pas ; mais je sais que les lectures que j'ai faites par rapport à la traductologie depuis n'ont pas vraiment changé ma façon d'aborder un texte : on vient à un texte « les mains vides »³, c'est-à-dire sans a priori, sans théorie prête à être appliquée au texte, coûte que coûte. On laisse parler le texte pour qu'il nous raconte son histoire, pour qu'il nous révèle ses secrets, la raison pour laquelle il a été écrit. En tant que lecteur, le traducteur reste neutre, après avoir bien distingué entre ce que l'auteur dit et ce qu'il considère sien, et entre ce que le traducteur pense mais qu'il doit dire. Ce n'est pas la même chose : l'auteur pense, dit et écrit ses pensées. Le traducteur lit, dit ce qu'il a compris, écrit ce qu'il a compris dans une autre langue ; il garde ses pensées pour lui car il a compris ce que l'auteur cherche à dire même s'il ne partage pas les pensées ou l'avis de celui qu'il cherche à traduire. En traduisant, il se détache du texte qu'il traduit, au fur et à mesure que la traduction progresse. Il arrive à la fin de la traduction, regarde son texte et dit : c'est bien traduit - comme si quelqu'un d'autre l'avait écrit/traduit, tout comme l'auteur qui écrit les mots et, une fois écrits, ils ne sont plus à lui, ils sont au lecteur, pour lire et rêver.

3- Il est dit dans ta fiche de thésarde, que tu es de père français et de mère libanaise, donc de deux cultures, tout en sachant que tu enseignes l'anglais. Comment, en tant que traductrice, tu as vécu cette navigation ? Comment est-ce que tu navigues entre les trois langues, les trois cultures ?

³ ABOU Fadel, Gina, « Venir au texte les mains vides », dans « Du pareil au même: l'auteur face à son traducteur », collection sources cibles, sous la direction de Henri Awaiss et Jarjoura Hardane, Université Saint Joseph, Faculté des lettres et des sciences humaines, Ecole de traducteurs d'interprètes de Beyrouth, Beyrouth, Liban, 2002, pages 45 à 51.

L'histoire commence, en fait, lorsque mon père, Pierre Rousselle, originaire de Lille, du Nord de la France, vient au Liban pour travailler et trouver du soleil. Il y rencontre ma mère, Georgette Ghorayeb, originaire de Damour. Ils fondent, contre vents et marées, une famille. Mon père n'a jamais appris l'arabe ; il sait lire les chiffres en arabe mais ne sait ni lire ni écrire ; il comprend quelques mots d'arabe dialectal. Ce qui veut dire qu'à la maison, on a toujours parlé le français. La situation se complique lorsqu'on sait que j'ai été élevée par ma grand-mère libanaise qui elle ne parlait, pour ainsi dire, pas le français. Je ne vous cache pas que j'hésite longtemps lorsqu'on me demande ma langue « maternelle », surtout que j'ai été dans une école française, donc la première langue était le français. Pour compliquer encore plus la situation, j'ai passé mon adolescence à regarder des films et des séries en anglais ; je dévorais tous les livres en anglais que je pouvais trouver ; ce qui fait que j'ai développé des compétences à l'oral et à l'écrit en anglais, par le cinéma, la littérature et la musique.

En tant que traductrice, je devrais traduire vers l'arabe, qui serait, a priori ma langue A ; malheureusement, ce n'est pas le cas. Au début de la quatrième année de traduction à l'Ecole de traducteurs à Beyrouth, j'ai fait la connaissance d'un Père Jésuite, le Père John Donohue, qui m'a formée et m'a guidée parce qu'il a senti chez moi un « plus » dans la traduction vers l'anglais. Depuis, je traduis essentiellement vers l'anglais ; je sens que c'est la langue où je suis le plus à l'aise- peut-être parce que je parle l'anglais couramment et je l'enseigne depuis plusieurs années. Pourtant, pour écrire ma thèse, je ne vous cache pas que je suis fort contente de le faire en arabe, tout comme je suis contente de répondre à vos questions en français.